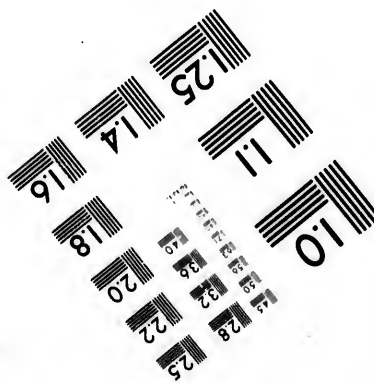
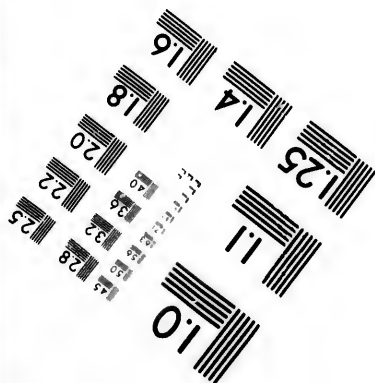
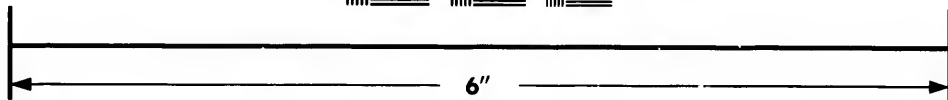
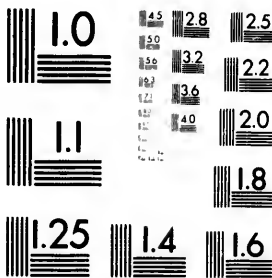


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.0
1.2
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6

© 1981

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages déco'lorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

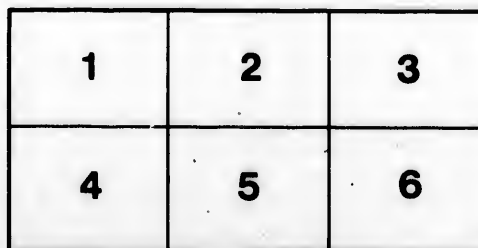
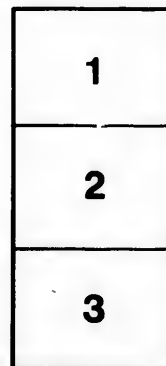
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

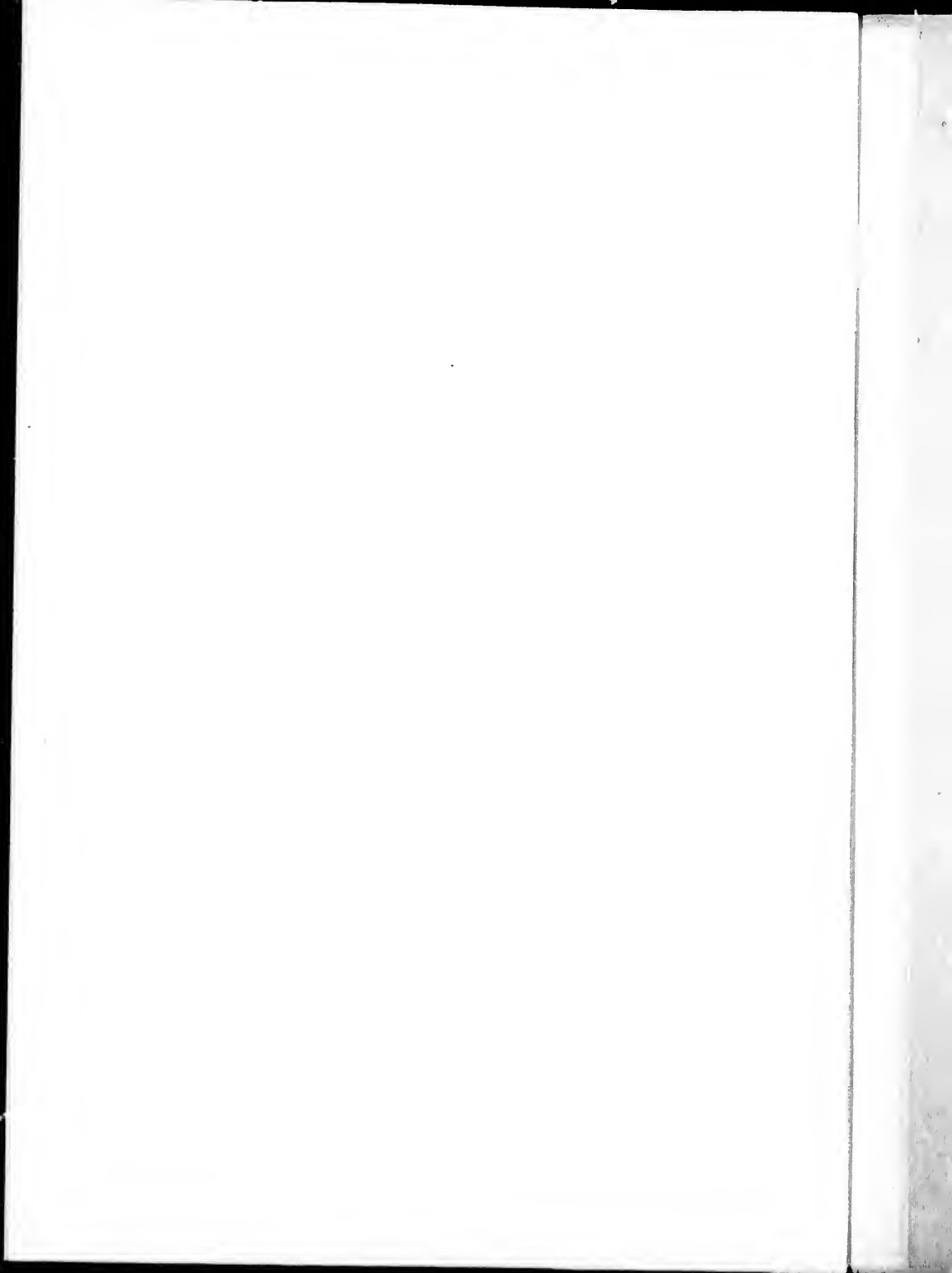
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
n à





HISTOIRE POPULAIRE

DU

PAPE PIE IX

PAR LE

Rédacteur de la "GAZETTE DES CAMPAGNES".



STE. ANNE DE LA POCATIÈRE

TYPOGRAPHIE DE F. H. PROULX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

1867

1867
(10)

B2510

INTRODUCTION

Au moment où l'immortel Pie IX est exposé à des dangers imminents, environné d'ennemis qui ont juré sa perte ; à cet instant où le monde catholique tourne ses regards attristés vers le vicair de Jésus-Christ, placé entre la mort et l'exil, si la Providence ne vient elle-même le couvrir d'une protection spéciale, nous croyons n'avoir rien de mieux à faire, dans l'intérêt du plus grand nombre de nos lecteurs, que d'essayer de leur faire connaître le vénérable vieillard, le Saint Pontife contre lequel l'enfer déchaîne aujourd'hui toutes ses fureurs.

Quand nous connaissons bien Pie IX nous l'aimerons, et nous ne pourrions nous défendre de l'aimer ; nous l'aimerons d'un amour effectif, et nous éprouverons un véritable bonheur à lui offrir le secours de nos prières, la légère aumône qu'il reclame de ses enfants. En effet, au rapport de tous ceux qui ont eu l'insigne faveur d'approcher de Pie IX, il est la plus belle personnification des vertus qui rendent l'homme cher à Dieu et agréable à ses semblables, c'est-à-dire, de la bonté et de la charité. Tous les prêtres canadiens qui ont fait le voyage de Rome, s'accordent à dire que Pie IX porte sur sa figure un mélange indéfinissable d'intelligence et de douceur, que son âme douce et tendre se dessine fidèlement dans ses yeux et sur ses traits. Quand on voit le pape, nous disait un ami, au retour d'un voyage de Rome, on l'aime de tout son cœur, car en l'aimant, on croit aimer la vertu, la bonté même..... Un abbé français écrivait à un confrère, au sortir du Vatican : " On dit que la prière est une élévation de l'âme vers Dieu ; oh ! c'est donc prier que de voir Pie IX, car rien n'élève plus le cœur vers Dieu et ne fait croire davantage à sa miséricorde. "

Un officier français qui n'était rien moins que dévôt, disait en sortant de la présence du pape : " Ça fait du bien rien que de voir cette figure là, c'est un baume au cœur ! Quand on sort de voir le pape, on emporte du calme et de la joie pour la reste de la journée. "

Voici un fait qui prouve mieux que tous les autres l'impression favorable et forte que produit la vue et la parole de Pie IX. En 1861, une jeune princesse de Prusse visitait la basilique de St. Pierre en compagnie de son frère ; ils y

rencontrèrent le Souverain-Pontife, qui leur adressa quelques paroles, avec sa bonté ordinaire. La princesse, quoique protestante, était ravie d'admiration. De retour à son hôtel, comme on voulait l'engager à se mettre à table, elle répondit avec fermeté : " Oh ! non, mon cœur est plein, je suis rassasiée du bonheur d'avoir vu et entendu Pie IX. "

Les officiers et les soldats de la garnison française à Rome, ont démontré dans une foule de circonstances qu'on ne peut voir Pie IX sans l'aimer, et s'éloigner de lui sans regret. En 1861, le général de Goyon, commandant en chef, résumait en un magnifique langage tous les sentiments de la garnison. A l'occasion de la nouvelle année, il se rendit, à la tête de 200 officiers, au Vatican, pour offrir ses hommages à Pie IX, et s'exprima ainsi :

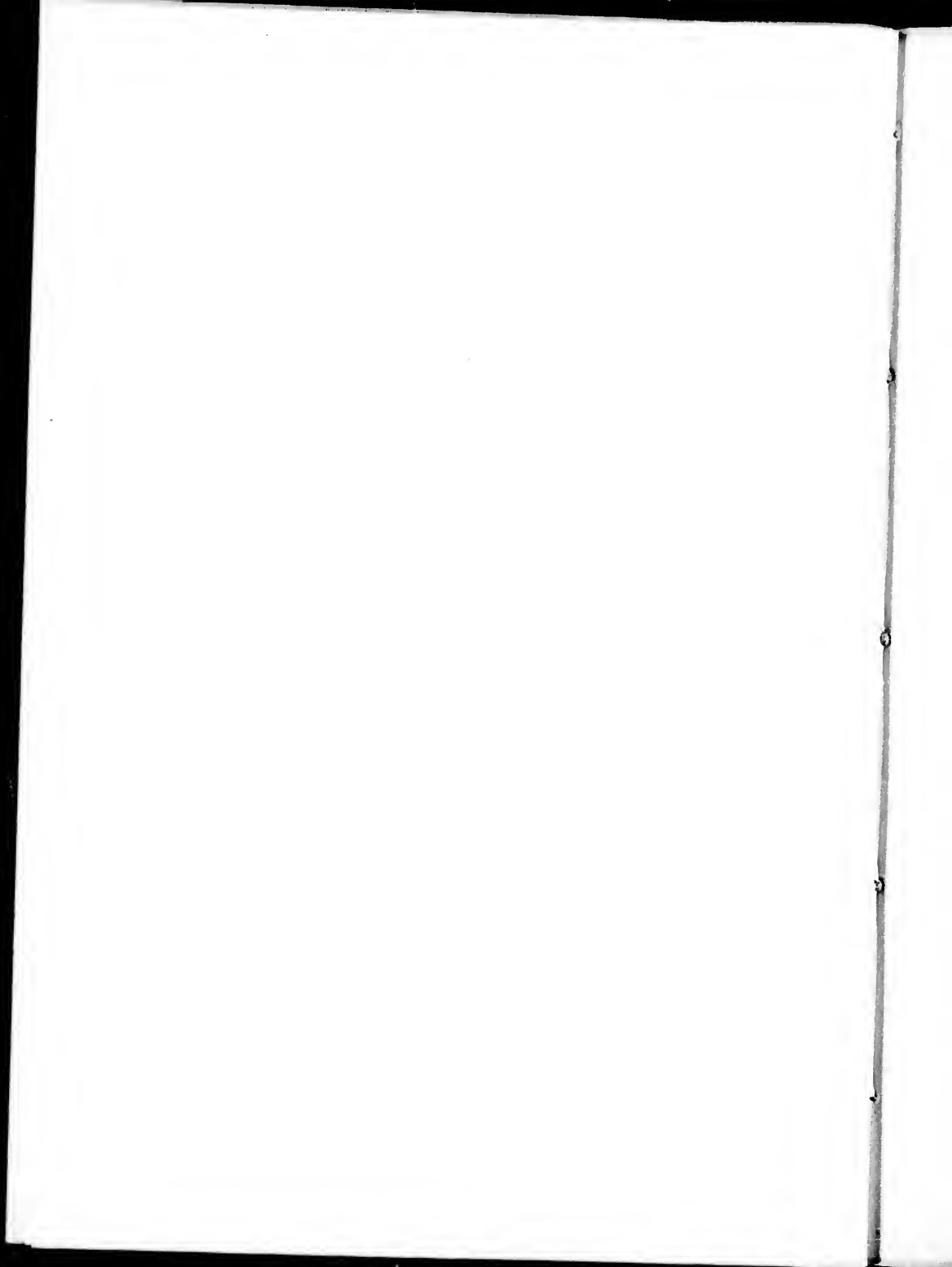
" En contemplant la majesté de votre trône, nous admirons un roi, et, qui plus est encore, le Souverain-Pontife : le premier exerçant son autorité temporelle pour laquelle sont dévouées toutes nos forces ; le second, plus grand encore, exerçant son autorité spirituelle sur l'univers, sans autres limites que celles du globe entier. Nous saluons donc respectueusement, en votre personne sacrée, un monarque et le digne successeur de St. Pierre. " Voilà un langage vraiment filial et chrétien.

Comme notre plus ardent désir est que Pie IX soit aimé sincèrement, ardemment, par les catholiques du Canada, aussi bien que par ceux du monde entier, que son nom soit prononcé avec amour et respect, dans la cabane du pauvre aussi bien que dans le manoir seigneurial, et comme il suffit de bien connaître cet auguste Pontife pour lui vouer un attachement sans bornes, nous allons résumer les principaux traits de sa vie.

Notre but en entreprenant cette tâche, n'est certes pas de faire un livre savant et prétentieux, chargé d'éclairer toutes les classes de notre société ; non, nous voulons tout simplement écrire quelques pages pour le peuple de la campagne, pour lui faire connaître celui qu'il doit aimer avant tout sur la terre, qu'il doit mettre dans son opinion, au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé, de plus grand, de plus sacré dans le monde. Nous lui raconterons de ces faits qui gagnent les cœurs les plus indifférents, et qui intéressent hautement en faveur de celui qui les a accomplis.

D'abord, que tous nos compatriotes, n'importe à quelle classe de la société ils appartiennent, se persuadent bien que malgré la distance qui nous sépare de Rome, nous sommes aussi prêts du cœur de Pie IX que ses enfants qui vivent sous son gouvernement paternel. Oni, il nous connaît, il sait notre population ; il n'ignore pas qu'ici, sur le sol canadien, il a des enfants

en grand nombre qui lui sont attachés et dévoués. Il sait que le Saint-Laurent est bordé de plaines fertiles et couvertes d'un peuple nombreux et entièrement agricole. Nos institutions sont loin de lui être étrangères. Il connaît personnellement presque tous nos Evêques, un nombre considérable de nos prêtres et un bon nombre de nos laïcs marquants. Quant à nous, qui n'avons pas eu la grande faveur de l'approcher, et qu'il ne connaît pas personnellement, n'en soyons pas moins persuadés que nous avons notre place dans sa pensée et son cœur, et en retour apprenons à le bien connaître.



HISTOIRE POPULAIRE

DU

P A P E P I E I X

CHAPITRE I

Premières années de Pie IX

Pie IX est né dans une petite ville d'Italie, appelée Sinigaglia, en 1792 ; il a donc aujourd'hui soixante-quinze ans. Son nom de famille est Jean Mastai Ferreti.

Il fut à sa venue au monde, placé par sa pieuse mère, sous la protection de la Très Sainte Vierge. La comtesse Mastai était une sainte femme qui, pour l'éducation de ses enfants, se proposait deux modèles illustres, la comtesse d'Aquin, mère de St. Thomas d'Aquin, et la comtesse de Sales, mère de St. François de Sales. C'est assez dire qu'elle éleva son fils dans les sentiments d'une véritable piété.

Le jeune Mastai annonça de bonne heure, par la pénétration et la solidité de son intelligence, par la trempe vigoureuse de son caractère, ce qu'il devait être un jour.

Vers sa onzième année, il fut placé au collège de Volterra, où il fit des progrès si marquants, qu'il fut choisi pour être le président d'une séance littéraire donnée en l'honneur de la tante de Napoléon Ier. Vers l'âge de seize ans, par suite d'une peur, il fut attaqué d'une affreuse maladie, l'épilepsie.

Cette maladie lui fit éprouver de graves inquiétudes ; il avait un grand penchant pour l'état ecclésiastique, mais comment espérer arriver au sanctuaire de la maison du Seigneur, sujet à une semblable infirmité ? Malgré ces craintes qui semblaient si bien justifiées, il se décida néanmoins à venir étudier la science ecclésiastique à Rome. Là, la sagesse de l'église exigeait qu'il fut soumis à une longue épreuve, et ce ne fut qu'en 1818, que le Souverain-Pontife Pie VII l'autorisa à recevoir la prêtrise. Tout en lui accordant cette faveur, le pape le traita avec la plus grande bonté, le consola en lui adressant des paroles toutes paternelles, et termina en l'assurant que cette affreuse maladie disparaîtrait bientôt. Cette prédiction ne tarda pas d'avoir son parfait accomplissement ; car l'abbé Mastai ayant été ordonné prêtre quelques jours plus tard, de cet instant, toutes traces de maladie disparurent entièrement.

Sa taille est belle et un peu au-dessus de la moyenne; il a une voix magnifique et des yeux où brille la plus vive intelligence, ses traits sont pleins et d'une parfaite régularité. Et comme disait un pieux ecclésiastique qui avait fait le voyage de Rome pour voir le pape : "Quand il m'apparut avec sa belle, sa bonne et gracieuse figure, ses cheveux blancs, sa longue soutane blanche, il produisit sur moi l'effet d'une consolante vision d'un meilleur monde."

Une fois admis au saint ministère des autels, Jean Mastai crut qu'il ne devait plus mettre de bornes à l'exercice de la vertu qui dominait en lui; la charité. Dès son enfance, il avait toujours témoigné une grande compassion pour les pauvres, les infirmes, les orphelins et les malheureux de tous genres. Son plus ardent désir était de se consacrer au soulagement de leurs misères et à leur instruction; la Providence combla en partie ce désir, et le jour de son ordination, il fut choisi pour achever de fonder et pour diriger un orphelinat connu à Rome sous le nom de Tata Giovanni. C'est dans la modeste chapelle de cette maison, qu'il célébra sa première messe.

Cet établissement contenait alors environ cent petits orphelins. Jamais père n'aima plus tendrement ses enfants, que l'abbé Mastai ses orphelins. Il s'occupait d'eux jour et nuit; il se dévouait de tout pour leur procurer de bons vêtements, une nourriture saine et convenable à leur âge. Il n'y avait pas jusqu'à leurs récréations, leurs jeux et leurs amusements dont il ne s'occupait. Etant lui-même très-gai, spirituel, il savait leur faire passer de joyeux moments, et il était au comble de sa joie quand il réussissait à procurer un peu de bonheur à ces pauvres petits délaissés.

Il possédait auprès de son orphelinat une assez vaste maison. Un jour, qu'il était occupé à chercher pour ses pauvres enfants un lieu de récréation plus étendu que la petite cour qui était à leur disposition, et n'en trouvant point, il prit la généreuse résolution de faire abattre sa propre maison, et dès le lendemain, des ouvriers étaient à l'œuvre.

Après de semblables sacrifices, un pareil dévouement, est-il nécessaire d'ajouter qu'il était l'objet de la plus forte affection de la part de tous ces enfants? On l'aimait au point qu'il suffisait de le voir apparaître pour oublier toutes ses peines et ses petits chagrins.

Pour bien comprendre la grandeur de cette affection, écoutons ce que disait, il y a quelques années, un pauvre savatier, qui fut autrefois un des orphelins confiés aux soins de l'abbé Mastai :

"Lorsque le cardinal Mastai est devenu pape, moi et mes

anciens compagnons de Tata Giovanni nous avons dit : C'est notre pape, à nous ! C'est le pape des pauvres, des abandonnés !..... Je me souviens toujours de la place que j'ai occupée pendant huit ans, au coin d'une des tables du réfectoire de notre orphelinat ; comme je n'étais pas des plus silencieux ni des plus propres, bien souvent notre cher abbé s'arrêtait pour me tirer les oreilles, mais pas bien fort, je vous assure..... C'est là, dans cet orphelinat que j'ai assisté à la plus triste scène de ma vie ; c'était le soir d'une journée d'été. Après sept années de séjour dans cet hospice, notre bon père, désigné pour faire partie d'une mission lointaine, devait nous quitter. Nous l'ignorions encore, et pourtant le moment de la séparation était arrivé. Nous remarquâmes que pendant tout le souper, il n'avait proféré aucune parole..... Au moment où nous allions sortir de table, après avoir dit les grâces, il nous fit signe de nous rasseoir, puis il nous annonça la triste nouvelle... Ce ne fut qu'un cri de douleur d'un bout à l'autre du réfectoire. Nous étions alors cent vingt-deux, grands et petits ; il n'y en eut pas un seul qui ne pleurât amèrement.

“ Tous à la fois, nous quittâmes nos places pour nous jeter dans ses bras ; les uns baisaient ses mains ; les autres s'attachaient à ses habits ; ceux qui ne pouvaient le toucher l'appelaient des noms des plus tendres et le suppliaient de ne pas nous abandonner : Qui nous consolera ?... Qui nous aimera comme vous ?... Il fut si ému de notre désespoir, que lui-même fondit en larmes, et serra contre sa poitrine ceux qui se trouvaient les plus près de lui, il leur disait : Je n'aurais jamais cru que notre séparation dût être si douloureuse !..... Aussitôt, il s'arracha du milieu de nous et se précipita vers sa chambre, mais il essaya vainement d'en fermer la porte, nous y entrâmes après lui, pour jouir de sa présence aussi longtemps qu'il serait possible. Quelles bonnes paroles il nous adressa dans le cours de la nuit ! Après avoir essayé de nous consoler, il nous recommanda fortement le travail, la soumission à ceux qui devaient le remplacer, l'amour de Dieu et de nos semblables, le dévouement à tous les devoirs et à toutes les infortunes.

Le jour se leva enfin, et nous entendîmes s'arrêter devant la porte, la voiture qui allait nous enlever notre bienfaiteur, notre tendre père..... J'essayerais en vain d'écrire la scène qui eut lieu alors, et je ne puis me rappeler ce souvenir, sans sentir une larme s'échapper de mon cœur..... Une heure après, nous étions orphelins pour la seconde fois !..... ”

Le pauvre cordonnier termina ce récit la figure baignée de larmes. Un jour, quelqu'un raconta au Saint Père ce triste récit ; sa figure parut toute joyeuse, et il sembla éprouver une

grande satisfaction d'apprendre qu'un de ses anciens orphelins reconnaissait en Pie IX l'abbé Mastai, et il dit aussitôt : Ce pauvre cordonnier doit avoir besoin d'un petit souvenir ; et le lendemain, il lui fit porter un doublon d'or. Le pauvre homme, en recevant ce précieux souvenir le couvrit de baisers, et se promit bien de le garder toute sa vie, comme une précieuse relique.

Voici maintenant un fait qui nous intéresse tout particulièrement, nous, habitants du Nouveau monde. Parmi tous ceux que Dieu a choisis comme chefs suprêmes de son Eglise, un seul, avant son élévation sur la chaire de saint Pierre, a foulé le sol du continent américain..... et c'est Pie IX..... et encore, y a-t-il passé trois années entières. En quittant Rome, il se rendit directement au Chili, en qualité d'auditeur de Mgr. Muzi, nonce apostolique.

Il n'avait alors que trente et un ans. Là, il fit ce qu'il avait fait partout ailleurs, s'occupa surtout des pauvres et distribua des aumônes si abondantes, que quand il revint à Rome, il était pauvre lui-même.

A cette mission se rattache une circonstance que nous sommes heureux de rappeler. Dans un voyage de Valparaiso à Lima, le vaisseau chilien qui le portait, fut assailli par une violente tempête, et n'échappa au danger que grâce à l'habileté et au dévouement d'un pauvre pêcheur nègre, non mé Bako, qui parvint, par ses efforts extrêmes à le faire entrer dans le petit port d'Arico. L'abbé Mastai témoigna sa reconnaissance à son sauveur par le don d'une bourse de quatre cents piastres. Plus tard, honoré du souverain pontificat, il lui envoya avec son portrait, une autre bourse de même valeur. Mais Bako mit à profit le bienfait reçu. Ce don sembla pour lui la source de bien d'autres faveurs. Quelques années plus tard, étant devenu riche, il fit construire, sur le point le plus élevé de son champ, une chapelle qui domine la mer, et dans laquelle il a religieusement placé l'image vénérée du Saint-Père.

En revenant de sa mission lointaine, l'abbé Mastai fut encore soumis à une autre épreuve. Le vaisseau sur lequel il était monté, fit naufrage près des îles Baléares, soumises à l'Espagne. Comme cette puissance avait défendu au Saint-Siège de se mettre directement en rapport avec ses colonies de l'Amérique, le nonce et son secrétaire furent jetés en prison. Voilà donc le futur pape en compagnie de voleurs, et de criminels de toutes espèces. Il y passa un mois. Pendant ce temps, il édifica, instruisit ses malheureux compagnons de captivité, et on rapporte qu'à son départ du cachot, il y avait plusieurs bons larrons parvenus à eux.

De retour à Rome, l'abbé Mastai fut élevé à la prélature et encore rendu à ses œuvres chéries. Il fut nommé président de l'Hospice de Saint-Michel, le plus ancien et l'un des plus vastes établissements de charité qu'il y ait sur la terre. Le service entièrement désorganisé de cet hospice, réquérait des réformes considérables ; en moins de deux ans, le nouveau président répara, restaura, renouvela tout. On entendait répéter partout qu'il administrait cette célèbre maison avec une activité, un désintéressement, une bonté, une sagesse au-dessus de toute éloge.

Saint Michel est tout un monde, on y recueille toutes les misères ; orphelins, orphelines, vieillards, vieilles femmes et pauvres prisonniers. On y enseigne tous les métiers, on y étudie aussi les beaux-arts, et comme on dit à Rome, parmi les orphelins, *toute une famille* s'occupe de peinture, de sculpture, de la statuaire et de la ciselure. Puis, en face d'un pareil fait, on ne rougit point d'accuser Rome d'être ennemie de l'instruction et des lumières ! Quelle autre ville a jamais si bien traité les pauvres petits orphelins ? Et déjà, combien d'artistes aujourd'hui célèbres sont des enfants de cet établissement.....

Lorsque le diligent prélat eut rétabli l'ordre, dans cet immense établissement, le Saint Siège le jugea digne de gouverner un diocèse. L'archevêché de Spolète étant devenu vacant, le pape Léon XII, grand connaisseur d'hommes, le nomma à ce poste important. A l'occasion de cette nomination, l'abbé Mastai prouva à quel dévouement il s'était réduit pour soulager les misères de ses semblables. Il fut obligé de vendre une petite propriété qui lui restait pour payer les frais de ses bulles.

Pendant les cinq années qu'il administra ce diocèse, sa sollicitude pastorale, qui s'étendait à tout et pénétrait partout, lui concilia si bien la confiance, et l'affection générale, qu'il put, sans de trop grandes peines, y maintenir le calme et la concorde, au milieu des troubles sanglants qui éclatèrent en Italie, après la révolution française de 1830.

L'archevêque partageait son temps entre l'étude, le soin des pauvres et des orphelins. Il travaillait encore avec un zèle infatigable à l'amélioration matérielle et morale de son peuple. Un de ses premiers soins fut de doter son diocèse d'un vaste orphelinat, qui était en même temps une école gratuite pour les enfants à qui les parents ne pouvaient faire apprendre un métier. Cet établissement a depuis été transformé par les piémontais, aujourd'hui maîtres de Spolète, en caserne.

CHAPITRE II

Election de Pie IX

En 1832, le pape Grégoire XVI le transféra du siège de Spolète à celui d'Imola. Le bien qu'il fit dans son nouveau diocèse, ne saurait être exprimé par la phrase même la plus éloquente. Quelques détails sont ici nécessaires, et ils ont pour nous d'autant plus d'attrait, qu'ils peignent mieux que ne pourraient le faire toutes les paroles, l'élévation de ses sentiments, l'évangélique bonté de son cœur. Il ouvrit aux jeunes clercs sans fortune un asile gratuit dans son séminaire diocésain ; procura aux enfants des classes pauvres le bienfait de l'instruction ; mit les sœurs de St. Vincent de Paul à la tête de l'hospice et des établissements de charité d'Imola ; il fonda et dota libéralement, sur ses revenus, une maison de retraite pour le clergé ; il créa encore une maison de refuge pour les filles repenties, et un asile pour celles dont la vertu pouvait courir des dangers dans le monde, et pour diriger cette maison de refuge, il fit venir d'Angers quatre sœurs du *Bon Pasteur*. " Car son cœur, disait-il, était perpétuellement troublé à la pensée de ces pauvres brebis perdues qui demandent d'être raménées dans le bercail. "

Sa charité pour les malheureux était si grande, que souvent il lui arriva de donner jusqu'à son dernier sou, et qu'un jour même qu'il ne lui restait pas la plus mince pièce de monnaie, il remit à une pauvre femme un couvert d'argent, en lui disant d'aller le mettre au Mont-de-piété, d'où il le retirerait dès qu'il aurait de l'argent. Enfin, il gouvernait son diocèse en évêque selon le cœur de Dieu, restaurait les églises et visitait son troupeau, aussi était-il vénéré par tous ses diocésains.

Jean-Marie Mastai archevêque à trente-cinq ans, fut créé cardinal *in pectore* dans le consistoire du 23 décembre, 1840, à quarante-huit ans.

Voici un trait qui prouve toute la puissance de la parole de ce nouveau prince de l'église. C'était en 1846, pendant le carnaval : le cardinal d'Imola priait vers le soir dans la chapelle de sa cathédrale, et il n'y avait avec lui qu'un enfant de chœur. Tout à coup il entend un grand bruit vers la sacristie, il s'y précipite, il voit un homme étendu par terre et baignant dans son sang, ayant une affreuse blessure ; cet homme fuyant ses meurtriers, s'était réfugié dans ce lieu saint. A peine le cardinal est-il auprès de ce malheureux, que trois hommes, le poignard à la main, arrivent pour achever leur victime. Jean Mastai, bravant la pointe des poignards et la rage dont les yeux de

ces bandits étaient remplis, les regarda en face en leur montrant sa croix, et en leur reprochant leur crime affreux. Il leur ordonna au nom de Dieu de sortir aussitôt. Ceux-ci effrayés se retirèrent à l'instant, sans proférer une parole.

Le saint prélat envoya vite chercher un médecin, et en attendant son arrivée, il tenait dans ses bras et sur ses genoux le malheureux blessé. Le médecin arrive enfin, sonde la plaie et déclare que la blessure est mortelle, que même le patient va rendre le dernier soupir, s'il subit le moindre mouvement. A cette triste nouvelle, le cardinal se hâte de le confesser et de l'administrer, le tenant toujours sur ses genoux, et l'infortuné eut au moins le bonheur d'expirer sur le cœur de celui qui, cette année là même, devait être le souverain Pontife.

Le 1er juin 1846, le pape Grégoire XVI mourut accablé de travaux et d'années. En sa qualité de cardinal, Jean Mastai s'empressa de se rendre à Rome pour concourir à l'élection d'un nouveau pape, sans se douter de ce qui l'y attendait. Ses voyages à Rome étaient rares, mais lorsqu'il y venait, des gens du peuple qui connaissaient sa charité, disaient en le voyant passer : voilà le futur pape.

Ce dernier voyage à Rome fut marqué par une circonstance tout à fait digne d'être signalée. Lorsque le bon cardinal, voyageant dans une voiture traînée par des chevaux de poste, fut arrivé au centre d'une petite ville appelée *Fossabrone*, la foule l'entoura ; car la voiture d'un cardinal allant à Rome, dans un moment si solennel, et pouvant être pape lui-même, était un véritable évènement. Pendant que le peuple le considérait et s'exaltait sur son air de bonté et sur sa beauté, une colombe blanche, qui traversait les airs en ce moment, s'arrêta tout à coup et se posa sur la voiture. A cette vue, la multitude battit des mains et un cri de joie sortit de toutes les bouches : " Il sera pape ! Il sera pape ! "

Pour comprendre cet enthousiasme, il faut se rappeler que plusieurs élections pontificales, dans les premiers siècles de l'Eglise, ont été faites ainsi miraculeusement par *le signe de la colombe*. Tous les premiers évêques de Ravenne, en particulier, sont connus sous le nom d'*Evêques de la colombe*. On fit tout ce qu'on put pour effayer l'oiseau ; mais, quoiqu'on fit, la colombe ne voulut pas s'éloigner de l'élu de Dieu. On prit alors un des grands joncs d'Italie, et on l'en frappa doucement ; elle sembla un moment céder à cette violence ; mais, après s'être envolée en l'air, elle redescendit sur la voiture, et s'y reposa de nouveau, tranquille et rassurée. Alors l'enthousiasme fut au comble : " il sera pape ! il sera pape ! " répétait-on de tous parts : c'était une véritable ivresse dans le peuple.

Le cardinal Mastai arriva à Rome dans la soirée du 12 juin. Le 15, il entra au Conclave avec les autres cardinaux, qui étaient au nombre de cinquante-quatre. Cette auguste assemblée se tint dans le vaste palais du Quirinal. Le cardinal Mastai fut nommé scrutateur. Au premier tour de scrutin, ce cardinal réunit plus de voix que chacun des autres cardinaux ; au second tour, il gagna encore quatre voix, tandis que celui qui l'approchait le plus, en avait perdu deux ; au troisième tour, le nom de Lambraschini ne fut prononcé que onze fois, tandis que le sien le fut vingt-sept fois.

Comme on le voit, on approchait du dénouement et l'émotion du Conclave était à son comble. Dans l'après-midi du même jour, le scrutin fut ouvert à trois heures. Mastai était à son poste, pâle et préoccupé. Le résultat de la dernière épreuve l'effrayait. Il avait passé en prière tout le temps qui s'était écoulé entre les deux scrutins.

Cette séance comme les autres, s'ouvrit par le chant du *Veni Creator* ; puis on procéda à l'écriture et au dépôt des bulletins dans le calice. Quelques instants plus tard, le dépouillement des votes commença au milieu du plus grand silence.

Mastai lut son nom sur le premier billet ; il le lut encore sur le second, sur le troisième et ainsi de suite jusqu'au dix-septième, sans interruption. Sa main tremblait, et quand sur le dix-huitième qu'on lui présenta, il lut encore son nom, comprenant que le doute n'était plus possible, et que la majorité allait lui imposer le terrible fardeau du pontificat, il pâlit affreusement et une sueur froide coula abondamment sur son front. Dans cet état, il demanda à être remplacé. Mais les cardinaux qui savaient qu'un scrutin interrompu est un scrutin nul, lui crièrent de se reposer un peu. On s'empressa autour de lui, on lui présenta un verre d'eau et ses forces revinrent peu à peu. Tous comprirent que cette grande modestie était une pleine justification de leurs votes. Avant de commencer à lire les bulletins, il s'écria : " Mes frères ayez pitié de moi, ayez pitié de ma faiblesse, je ne suis pas digne..... " A ce dernier tour de scrutin, il lut son nom trente-six fois, c'est-à-dire deux fois de plus que le chiffre rigoureusement exigé pour la majorité.

Aussitôt tous les cardinaux se levèrent et acclamèrent Jean Mastai pape.....

Le lendemain 17 juin, à neuf heures du matin, le premier cardinal de l'ordre des diacres, annonça du haut du balcon du Quirinal, à la foule immense qui encombrait la place, l'élection du nouveau pontife dans les termes suivants : " Je vous annonce une grande joie ; nous avons pour pape l'éminentissimo et révérendissimo seigneur Jean Marie Mastai Ferretti, cardinal

prêtre de la sainte Eglise romaine, qui a pris le nom de Pie IX." On entendit alors une formidable explosion de cris d'allégresse et de battements de mains. On criait de toute part : " Vive le Saint Père ! vive le père du peuple ! "

Mais la joie publique devint en quelque sorte du délire, quand Pie IX, dont le noble et doux visage portait l'empreinte d'une émotion profonde, se présenta lui-même sur le balcon du Quirinal, pour saluer son peuple et lui donner sa première bénédiction papale.

Le couronnement du nouveau pontife eut lieu le dimanche, 21 juin, après la messe, sur le grand balcon de la basilique de St. Pierre, en présence d'une foule immense de fidèles accourus de toutes parts, pour jouir du spectacle de cette imposante et majestueuse cérémonie. Ce fut le cardinal Kiara-Sforza qui lui posa la tiare sur la tête.

Le pape, pour consacrer le souvenir de ce jour mémorable, distribua six mille écus romains en aumône, accorda cinquante-trois dots de cinquante écus, pour chacune des cinquante-trois paroisses de Rome et des environs ; mille dots de dix écus, pour les provinces des Etats pontificaux et, de plus, retira à ses frais beaucoup d'objets engagés au Mont-de-Piété.

U des premiers actes de Pie IX fut une large amnistie pour les condamnés politiques ; et la seule condition qu'il exigea d'eux, en retour d'une telle faveur, fut qu'ils le reconnussent pour leur souverain légitime, et qu'ils s'engageassent sur leur parole à se conduire, dorénavant, en loyaux sujets.

Les premiers jours du règne de Pie IX furent une suite de triomphes, on ne cessait de l'acclamer partout où on pouvait l'apercevoir. Un de ses plus glorieux triomphes eut lieu à l'occasion de la fête de la nativité de la Ste. Vierge. " Les populations des villes et des campagnes, dit un de ses biographes, étaient accourues à Rome, des diverses parties des états de l'Eglise. Des fleurs, jetées successivement de toutes les parties de la rue du Corso, couvraient la voiture du pape qui ne s'avavançait que très-lentement, au milieu des flots pressés de la multitude, suivie et précédée de nombreux jeunes gens portant des branches d'olivier et des drapeaux aux couleurs pontificales. La foule qui encombrait les rues et les places publiques criait, pleurait et priait tout à la fois. La variété infinie de costumes qui distingue chaque commune des environs de Rome ; les groupes pittoresques de montagnards, se dressant sur les balustrades, s'attachant aux statues de marbres, aux colonnes, aux arbres, applaudissant comme un seul homme, présentaient un tableau inconnu jusqu'alors dans l'histoire de l'enthousiasme populaire. Après la grand' messe, à la rentrée du cortège

au Quirinal, Sa Sainteté se montra au balcon du palais ; aussitôt, plus de soixante mille personnes rassemblées sur la place, se turent instantanément, tombèrent à genoux, et le Saint Père, les yeux et les mains tournés vers le ciel, leur donna la bénédiction solennelle."

Le peuple fit éclater les mêmes transports, le 8 novembre suivant, lors de la prise de possession du siège apostolique par Pie IX, dans la basilique de St. Jean-de-Latran, cette église mère, cette première des églises de Rome et du monde.

Un autre jour que le pape s'était rendu à l'église de la mission, où l'on célébrait la fête de saint Vincent de Paul, des jeunes gens détêlèrent les chevaux de sa voiture, et se mirent à la traîner jusqu'au Quirinal, à travers les rues tapissées de feuillages et jonchées de fleurs.

A Rome, le peuple unit à un grand respect une certaine familiarité. Par exemple, il est quelquefois arrivé que quand le Souverain Pontife passait au milieu de la foule, ceux qui l'entouraient entendaient des voix crier : " O Saint Père, que vous êtes bel homme ! oh ! le beau pape ! "

L'attachement de ses sujets était tel, que la plus légère altération sur sa figure excitait de véritables angoisses. C'est alors qu'on lui criait de toute part : " Très-saint Père, ayez bien soin de votre santé. "

Un jour, le bruit se répandit que Pie IX était malade. A cette nouvelle, grande rumeur dans la ville, tous les romains voulaient se rendre au Quirinal afin de voir le pape et de s'assurer par eux-mêmes de l'état de sa santé. Mais comme ces nombreuses visites auraient pu être incommodes pour l'auguste malade, on prit le parti de n'envoyer qu'une députation. Quatre personnes d'entre le peuple furent choisies et allèrent se présenter au palais du pape, et demandèrent à le voir. Comme ce n'était pas jour d'audience publique, on refusa de les introduire. Ce refus leur sembla la preuve de la gravité du mal, ils insistèrent donc davantage, et ne cessèrent leurs supplications que lorsque le Saint Père eut ordonné de les faire entrer. Dès qu'ils furent en sa présence : " Eh ! bien, mes enfants, leur dit-il, que désirez-vous ? " — " Rien, Saint Père, nous voulons seulement vous voir. Le bruit court que vous êtes souffrant, et remplis d'inquiétudes, nous sommes venus nous assurer de la vérité. "

Le pape les remercia, les tranquillisa, leur prouva qu'il se portait bien puisqu'il travaillait, et les congédia avec bonté. " Saint Père, dirent les députés en se retirant, Votre Sainteté voit que si elle a besoin de nous, nous sommes là. "

De son côté, Pie IX était rempli, pour son peuple, de la

plus paternelle bonté. On était tellement persuadé de sa charité qu'un habitant de *Monti*, quartier voisin du Quirinal, n'ayant pour moyen d'existence qu'une mauvaise charrette et un cheval qu'il eut le malheur de perdre, s'avisa d'aller lui exposer ses infortunes et de lui demander un des chevaux de ses écuries. Cet infortuné ayant rencontré le secrétaire du Souverain Pontife, le pria de présenter sa requête ; ce qui fut fait aussitôt. Le pape trouva l'idée excellente, et fit donner un cheval à ce pauvre homme, avec deux pièces d'or pour remettre ses affaires en meilleur état. Aussitôt, cet homme ne pouvant plus contenir sa joie, monte sur son cheval, tenant ses deux pièces d'or dans sa main et parcourt tout le quartier en criant : " Vive le pape ! Vive notre bon pape ! "

Un jour, Pie IX se promenait dans le jardin du palais pontifical, et voilà un soldat qui lui présente un pain de munition en forme de pétition. Le Saint Père l'examine et le trouve très-mauvais. — Est-ce que l'on vous donne toujours de ce pain ? demanda le Pontife. — Toujours, très Saint Père, répondit le soldat. — Bieu, nous verrons. Le jour suivant il demanda un morceau de pain des soldats et le trouva absolument le même. Il fit venir le fournisseur, le fit arrêter et le fit juger comme coupable de fraude.

Pie IX se livra avec le plus grand zèle aux réformes qui lui paraissaient nécessaires dans l'administration des affaires. Il rétablit l'ordre dans les finances, prescrivit des économies, fit mettre à l'étude de nouvelles lois de procédures, ordonna la prompte exécution de trois lignes de chemin de fer. En même temps, il s'appliquait à propager dans toutes les parties de l'État, l'instruction gratuite, suivant les nobles traditions de ses prédécesseurs, il ouvrait des asiles, créait des dépôts de mendicité. C'est encore au commencement de son règne, qu'il réussit à nouer des relations diplomatiques régulières avec les États-Unis d'Amérique, avec la Grande-Bretagne qui, malgré une très-vive opposition des anglicans, consentit à accréditer près de lui un ambassadeur ; avec la Turquie, de laquelle il a obtenu le patriarcat latin de Jérusalem. Plus tard, il a aussi conclu avec la Russie un concordat en faveur des populations catholiques de cet empire. Il a fondé à Rome, pour les classes pauvres, une école centrale où se forment de bons ouvriers et d'habiles sous-officiers.

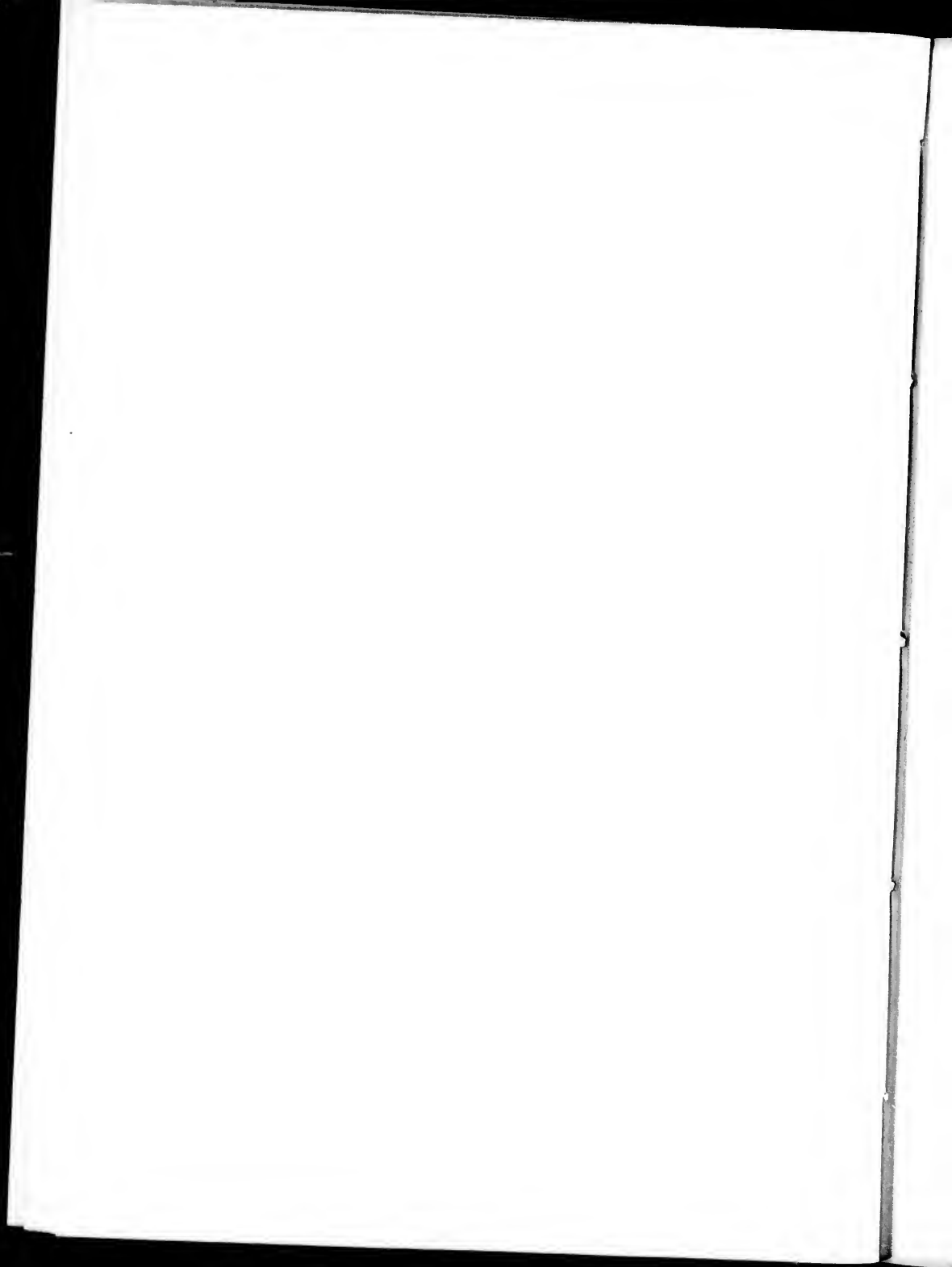
Pendant qu'il opérait ces réformes et beaucoup d'autres encore, quelles luttes cet immortel pontife n'eut-il pas à soutenir contre les représentations menaçantes du cabinet de Vienne et les sourdes menées du radicalisme italien ? Pie IX entouré de tant de périls, se conduisit avec une sagesse et une fermeté qui

lui auraient sans doute fait éviter le redoutable écueil où l'on s'efforçait de l'entraîner, si l'orage terrible enfanté par la révolution française du 24 février, et l'insurrection de la Vénétie et de la Lombardie contre l'Autriche, n'étaient venus l'y pousser; non pour l'y briser, mais pour mieux faire ressortir, par l'épreuve, toute sa grandeur d'âme, tout ce qu'il y a de bonté paternelle, de résignation et de magnanimité dans le cœur de ce saint et glorieux pontife.

En effet, à peine la nouvelle de la proclamation de la république française fut-elle parvenue à Rome, qu'une grande manifestation populaire fut organisée par le parti radical de la jeune Italie, pour saluer l'avènement au pouvoir de la révolution. Une foule innombrable, musique en tête, criant, chantant, vint se ranger devant le Quirinal, suppliant le Saint Père de ne plus retarder la publication des réformes politiques qu'il leur avait promises. Ces réunions devinrent pour ainsi dire permanentes dans Rome. Bientôt on alla jusqu'à demander avec menaces, au Souverain Pontife, de déclarer la guerre à l'Empereur d'Autriche. Pie IX conseilla le calme et la patience; mais sa voix ne fut pas écoutée..... Il écrivit une admirable lettre aux Italiens pour les rappeler à la prudence et à la modération, qui font la force, à la patience et à la générosité, qui donnent toujours la victoire au bon droit; sa voix fut encore méprisée. Ce fut en vain qu'il publia son allocution dans le consistoire du 20 avril, et son bref du même mois. Ni ses promesses les plus libérales, ni ses actes les plus sages, ni le changement de son ministère ne purent faire naître un moment de calme salutaire au milieu de cette tempête si terrible et si imprévue. La révolution porta la fureur jusqu'à assassiner son premier ministre, M. le comte de Rossi; et ce crime fut consommé avec un sang froid et une rage dignes de l'enfer.....

La nuit qui précéda ce noir attentat, des jeunes gens se réunirent dans une salle de spectacle, et là s'exercèrent à l'assassinat sur un cadavre. Lorsqu'ils furent certains qu'ils pourraient du premier coup atteindre la veine jugulaire, ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain. Le matin du jour suivant, Rossi recevait d'une française qui habitait Rome, la comtesse de Menou, un billet ainsi conçu : — "Gardez-vous de vous rendre au Palais législatif, la mort vous y attend." — "Ne sortez pas de chez vous, ou vous serez assassiné," lui écrivait, de son côté, la duchesse de Rignano. Rossi cependant se rend chez le pape, qui lui recommande de prendre toutes les précautions pour éviter, lui dit-il, "à nos ennemis un grand crime et à moi une grande douleur. Votre vie est en danger." — "Ils sont trop lâches, répondit Rossi, ils n'oseraient





pas. — “ Dieu le veuille, répond le Saint Père ; en attendant, recevez la bénédiction que je vous donne de toute mon âme. ”

Au moment où Rossi descendait l'escalier du Quirinal, un prêtre l'arrête et lui dit : “ Si vous allez à la Chancellerie, vous êtes mort ; les conjurés sont à leur poste, le poignard attend. ”

Soixante individus, à figures sinistres et couverts de manteaux, attendaient en effet dans la cour de la Chancellerie. Ces monstres à face humaine accueillirent le ministre par des sifflets et formèrent une haie sur son passage. Rossi les regarda avec dédain, et s'avance sans exprimer aucune crainte. L'un d'eux le frappe alors par derrière sur l'épaule gauche ; Rossi tourne la tête et présente ainsi la veine jugulaire à l'assassin, qui se tenait à sa droite. Le coup est aussitôt porté par une main sûre. Rossi tombe, puis se relève, monte quelques marches et retombe pour ne plus se relever et baignant dans son sang.....

Après cet horrible forfait, les assassins se rendirent maîtres de la chancellerie, et 200 misérables prétendus représentants du peuple romain, les uns complices, les autres lâchement terrifiés, ne leur opposèrent aucune résistance et ne jugèrent pas à propos d'interrompre l'ordre du jour. Les membres du corps diplomatique qui assistaient à cette séance, ne purent maîtriser leur indignation. — “ C'est infâme ! dit le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, sortant pour ne pas être complice d'un pareil attentat. ”

Les infamies, cependant, n'étaient pas à leur terme, et pendant qu'un religieux français, le père François Vaures, se multipliait près du corps inanimé de Rossi, et près de sa famille en pleurs, des bandes hideuses parcouraient les rues, promenant le meurtrier, et portant attaché à leur drapeau le poignard homicide. Dans leur aveugle fureur, ces bandes chantaient : “ Bénie soit la main qui a poignardé Rossi ! ”

Après avoir parcouru la ville, ces forcenés s'arrêtent devant la maison de la veuve de leur victime, répétant leur sanginaire refrain, et s'efforçant d'élever jusqu'à la hauteur de son appartement le drapeau et le poignard teint de sang.

Ce triste jour devait avoir un non moins triste lendemain. La révolution qui avait passé sur le corps du ministre, tenait à aller jusqu'au Pape.

Le 16 novembre 1858, la multitude se rassembla devant le Palais du Souverain Pontife, demandant à grands cris de nouvelles concessions. Le Saint Père ayant répondu que sa conscience ne lui permettait pas de signer les articles qu'on

reclamait, les murmures éclatèrent, et firent pressager une horrible tempête.

La situation devenait de plus en plus difficile, et les révolutionnaires paraissaient décidés à ne reculer devant aucune violence. Malgré toutes les menaces qui arrivaient à ses oreilles, le Saint Père était parfaitement calme. La tranquillité de son esprit, la sérénité de son âme ne l'abandonnèrent pas un seul instant.

Un jour, en se rendant vers midi à son oratoire où il avait l'habitude d'aller prier pour ses enfants du monde entier, il entendit des détonations d'armes à feu, et en même temps, il eut la douleur de voir tomber, sans vie, à ses côtés, un des prélats de sa maison, Mgr. Palms. Revenant alors sur ses pas, il dit, avec la tranquillité du juste, aux ambassadeurs qui étaient accourus dans son palais pour le protéger : " Voyez si j'ai besoin de prier !..... Hélas je prie pour ces assassins..... " Puis il s'éloigna de nouveau, et rendu au lieu de sa prière, on le vit qui pressait le crucifix sur son cœur.

Pendant ce temps, le canon était braqué devant une des portes du palais, et les insurgés criaient qu'ils allaient y mettre le feu et massacrer les suisses, défenseurs du pape, si on refusait plus longtemps de se rendre à leurs désirs. Pie IX, pour empêcher une nouvelle effusion de sang, signa les pièces qu'on lui présentait, mais tout en protestant en présence des ambassadeurs de toutes les puissances réunis, contre la violence qu'on lui faisait.

Depuis cet instant, l'auguste et malheureux pontife, gardé à vue par un poste de gardes civiques, voyait resserrer, d'heure en heure, les liens de sa captivité. Voilà comme on récompensait sa bonté et sa tendresse pour son peuple !

CHAPITRE III

Fuite du pape

Dans une position aussi critique, que restait-il à faire à Pie IX ? Fuir, pour épargner à ses sujets révoltés un grand crime. Cependant, il lui en coûtait ; il hésitait, quand il lui arriva de France, le 19 novembre, une lettre de l'évêque de Valence.

dans laquelle le vénérable prélat lui disait : " Dans ce petit paquet se trouve le précieux ciboire que le souverain pontife Pie VI, porta suspendu à son cou avec le saint sacrement, et avec lequel il voyagea et se fortifia au milieu de ses épreuves. Votre sainteté agréera, sans doute, ce souvenir, et y trouvera sa consolation partout où les décrets de Dieu l'appelleront." Après la lecture de cette lettre, le pontife ne balança plus.

Le lendemain, le ministre de Bavière, M. le comte Spaur, se présenta au cardinal Antonelli pour savoir si le pape était décidé à partir. Sur la réponse affirmative du cardinal, il s'offrit à le conduire à Gaëte, où se trouvait, pour attendre Sa Sainteté, un bâtiment espagnol, qui la conduirait, selon son désir, aux îles Baléares.

Le comte convint ensuite avec le duc d'Harcourt des moyens à prendre pour diriger cette affaire délicate avec tout le secret possible, et conduire le pape sain et sauf à Gaëte. Ils s'entendirent ensuite avec Filippini, maître d'hôtel de Sa Sainteté, gentilhomme d'une fidélité à toute épreuve, pour préparer le petit bagage strictement nécessaire.

Le jour suivant, le comte fit part à son épouse du choix qui était tombé sur lui et sur elle pour sauver le vicaire de Jésus-Christ des mains de ses ennemis, et il ajouta : " Si Dieu nous accorde la grâce de le conduire en sûreté à Gaëte, il sera hors de péril, libre de ses actes, et l'Église ne gémera plus dans les mortelles angoisses que lui cause le sort de son auguste pontife. "

Tout fut réglé pour la soirée du 24 novembre.

A cinq heures de l'après-midi, selon qu'il était convenu, la voiture du duc d'Harcourt arriva au Quirinal. Entré dans le cabinet du pape, le duc baisa sa mule, lui demanda sa bénédiction. Pie IX se retira aussitôt dans un autre appartement pour ôter ses habits pontificaux. Filippini, qui l'attendait, avait étendu sur son lit des habits noirs de prêtre. Le pape les regarda, leva les yeux au ciel, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues ; il se mit à genoux au pied de son lit, et la tête dans ses mains, il pria ardemment. Puis il se leva, mais debout, il continua de prier, regardant ces habits qui n'étaient pas les siens. Filippini lui dit : " Courage. Très-Saint Père, vous pourrez prier plus tard ; maintenant le temps presse. "

Quand il fut revêtu de ses habits noirs, il revint auprès du duc d'Harcourt. Celui-ci se jeta de nouveau à ses pieds et reçut sa bénédiction.

Le Saint Père se rendit ensuite, par certaines issues secrètes, à une porte dérobée, qui ouvre sur l'escalier du salon ; arrivé là le signal fut donné à un domestique sûr, qui se tenait dehors, en surveillance. Par un malentendu, la porte qui conduisait au

dehors était restée fermée. Le pape ne se laissa pas émouvoir, malgré le danger imminent où il était d'être surpris. Filippini courut chercher la clef, et quand il revint, il trouva le pape agenouillé dans un coin, et priant avec ferveur. La porte fut difficile à ouvrir, mais après quelques efforts, elle céda, et tous deux sortirent et entrèrent dans la voiture. Un palatin qui attendait pour ouvrir la portière et abaisser le marche-pied, distrahit, se mit à genoux. Le pape lui dit aussitôt : " Lève-toi, de peur qu'on ne te voit. " Cet homme se leva tout confondu de sa dangereuse distraction.

Pie IX portait un petit manteau noir et un chapeau rond. Filippini avait sous son manteau un chapeau tricorne et un rouleau de papiers contenant les secrets les plus importants du Pape, ses sceaux, son breviaire, ses mules, et une cassette de médailles d'or avec le portrait du Pape.

Lorsque la voiture fut arrivée à la porte San-Giovanni, des soldats en fonction demandèrent : " Qui va là ? " " le ministre de Bavière leur fut-il répondu " — " Où va-t-il ? " — " A Albano. " — " Passez. " Et le pape se trouva hors de Rome. Il se retourna, poussa un soupir, et silencieux, affligé, il se mit à prier en continuant son voyage vers les collines d'Albano.

La comtesse Spaur était arrivée le matin à cette dernière place, l'espérance et la crainte agitaient son cœur. Vers huit heures du soir, un messager étant venu annoncer l'arrivée de l'auguste fugitif, la voiture à six chevaux de la comtesse alla à sa rencontre sur la grande route de Naples.

Aussitôt que les deux voitures furent en présence l'une de l'autre, le pape monta à côté de la comtesse, qui avait en face d'elle son fils Maximilien et un prêtre, qui était son précepteur. Tous se tinrent d'abord dans un profond silence ; le respect les empêchait même de respirer, et ils se sentaient saisis d'une sainte frayeur de se trouver si près du vicair de Jésus-Christ. Mais bientôt le pape rompit le silence et dit : " Courage, je porte avec moi le Très-Saint-Sacrement, et je le porte dans le ciboire qui servit à Pie VI, quand il fut emmené prisonnier à Valence. Le Christ est avec nous, et sera notre bouclier, notre sauveur. "

À ces paroles, tous auraient voulu se jeter à genoux, mais le pontife leur dit de se contenter d'adorer Jésus dans leur cœur.

Pendant que le Saint Père courait sur la route de Gaëte, ses ennemis faisaient des mines de tigres autour de son palais, jusque dans les antichambres, le fusil sur l'épaule, le poignard à la main, croyant le tenir prisonnier et l'avoir à leur disposition ; car à l'exception d'une vingtaine de confidents, tous

ignoraient encore son départ. Ce ne fut que le lendemain matin, alors qu'il était à l'abri de tout danger, que Rome apprît la fuite du pape. Cette nouvelle jeta la ville dans un étourdissement complet, et on entendait de toute part les phrases les plus incohérentes, les suppositions les plus bizarres et les plus ridicules. Les uns assuraient que le pape s'était jeté par une fenêtre, d'autres qu'il s'était évadé en habits de jardinier, d'autres qu'il était sorti en servant de cocher à l'ambassadeur de France, etc.

Pendant que ceci se passait à Rome, le pape continuait heureusement son voyage.

Le Saint Père, en touchant les frontières du royaume de Naples, leva les yeux au ciel et entonna le *Te Deum* que le prêtre récita avec lui, ainsi que le saint office.

Lorsqu'on fut prêt de Mola di Gaëte, deux gentilshommes vinrent au-devant de Sa Sainteté : l'un d'eux était le cardinal Antonelli, en habits séculiers, et l'autre, le chevalier d'Arneau, secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne. Ils suivirent le Souverain Pontife à la villa de Cicéron, où il descendit. Il se hâta de remercier la divine Providence qui l'avait protégé et conduit, à travers tant de périls, dans un royaume en paix, auprès d'un roi pieux et magnanime. C'est de là qu'il écrivit au roi Ferdinand pour lui annoncer son arrivée dans ses États, et son intention de se retirer à Gaëte. Le comte Spaur se chargea de porter cette lettre à Sa Majesté, et partit aussitôt.

Il fit tant de diligence, qu'à dix heures du soir il était à Naples. A la lecture de la lettre du pape, le roi éprouva un sentiment de douleur mêlée de joie. Il s'affligeait de voir le vicaire de Jésus-Christ persécuté par ses perfides et ingrats sujets, et se réjouissait de l'honneur de lui accorder l'hospitalité dans son royaume. Il courut aussitôt à la chambre de la reine qui était déjà couchée, et de ses enfants qui dormaient, et leur dit : " Le pape est à Gaëte ; cette nuit même, nous irons nous jeter à ses pieds et lui témoigner notre bonheur de le recevoir."

Il envoya aussitôt les maîtres du palais chez les marchands pour acheter des draps blancs pour les soutanes, des satins rouges pour les étoles, des dentelles de Flandre pour les rochets, etc. Toute la belle vaisselle en or, en argent, en porcelaine, des chandeliers, des lampes, des candelabres furent portés à bord du bâtiment qui devait transporter le roi à Gaëte.

Ferdinand disait dans sa joie : " Portez tout à bord ; à Gaëte, nous choisirons. Nous avons le pape au milieu de nous, cela nous suffit ! "

Et il rayonnait de contentement, de dévotion et de piété. Il ordonna à une centaine de grenadiers de la garde royale de

s'embarquer au plus tôt, et de le suivre sur un autre vaisseau, pour débarquer avec lui, le lendemain, et faire la garde et les honneurs dûs à sa Sainteté.

Le Saint Père ayant appris l'arrivée du roi de Naples, se rendit au palais que possède ce souverain à Gaëte, il y arriva en même temps que le roi.

Quelle rencontre ! Quel noble et sublime spectacle eut lieu alors ! Le pontife suprême fuyant la colère de ses sujets ingrats, et le pieux monarque se prosternant devant cet hôte illustre, baigné de larmes, baisant, embrassant avec tendresse et respect les pieds du vicaire de Jésus-Christ, se donnant à lui, se consacrant à son service, lui, sa famille et son royaume ! Aucune plume n'est capable de retracer fidèlement cette scène ! un cœur vraiment noble et religieux peut seul s'en faire une idée.

La reine, à genoux sur le premier escalier avec ses enfants, offrit ses hommages au père des fidèles avec une rare piété et profondément émue.....

La nouvelle de la fuite du Saint Père se répandit dans toute l'Europe, avec la rapidité de l'éclair, et fut pour elle, comme un coup de foudre. Le gouvernement français envoya aussitôt une députation au Souverain Pontife pour le prier de venir résider en France. Quelques temps après, il mit une armée sur la route d'Italie. Cette armée fut fort mal accueillie par les révolutionnaires, et se vit dans la pénible nécessité de faire le siège de Rome. Après quelques jours d'un combat acharné, elle se rendit maîtresse de la ville Eternelle. Les bandes révoltées aussi lâches que traîtres n'attendirent pas l'entrée des troupes françaises : elles craignaient trop pour leur propre vie et pour les dépouilles précieuses dont elles étaient chargées.

La paix fut aussitôt rétablie et tout entra dans l'ordre.

CHAPITRE IV

Retour de Pie IX à Rome

Les français se hâtèrent de tout préparer pour le retour du pape de son exil. Et en avril 1850, après une absence de dix-sept mois, Pie IX quittait Gaëte pour Rome.

Un convoi spécial de chemin de fer le conduisit à Caserte,

où il était attendu par le roi de Naples, qui le reçut dans son palais en présence de toute la famille royale. A partir de Caserte, il voyagea dans les voitures de la cour de Naples, au milieu des acclamations et des *vivat* mille fois répétés par une foule immense, accourue en habits de fête, et tenant des branches d'olivier à la main.

On parvint ainsi à la frontière pontificale où le roi, qui avait constamment accompagné le Souverain Pontife, prit congé de lui. Alors encore eut lieu une scène profondément touchante, et qui impressionna vivement tous ceux qui en furent témoins.

Sa Majesté le roi de Naples mit pied à terre ; Pie IX aussi descendit de sa voiture. Prostrné aux pieds du chef de la chrétienté, qu'il tenait étroitement embrassés, Ferdinand ne pouvait quitter le Saint Père, qui pleurait et bénissait ce roi si chrétien. Il le remercia avec effusion de l'hospitalité qui lui avait été accordée avec tant de générosité, et il appela une dernière fois les bénédictions du ciel sur sa tête et celle de son fils qui, aujourd'hui, reçoit lui-même l'hospitalité de l'auguste pontife qui le bénissait alors.

Le général Baraguay-d'Hilliers, commandant de l'armée française à Rome, envoya un de ses officiers d'état-major au-devant du pape pour le complimenter ; et lui-même partit le lendemain pour aller le rencontrer à Velletri.

Les troupes françaises échelonnées depuis cette ville jusqu'à Rome, se rabattaient successivement pour escorter Pie IX et le suivre dans sa capitale.

Dire la joie qu'éprouverent alors ces braves soldats, à la vue du pape, les bénissant encore plus avec son cœur qu'avec sa main, est chose impossible. Toutes leurs fatigues, toutes leurs blessures, tout leur sang versé sous les murs de Rome étaient, à leur jugement, mille fois payés par cette bénédiction, qui est pour eux le gage de toutes les bénédictions du ciel.

La foule se porta sur la place de St. Jean de Latran où Pie IX devait mettre pied à terre. Lorsque le canon se fit annoncer son arrivée, un silence profond et solennel se fit aussitôt et on s'inclina profondément sous la main du pasteur bien-aimé. Quelques instants après, une explosion de joie et de cris d'allégresse se fit entendre de toutes les parties de la foule. On ne pouvait contenir son enthousiasme à la vue de cette tête vieillie par l'exil, de ce vénérable père brisé par les fatigues du voyage et plus encore par l'émotion. Ce n'était plus l'émeute qui criait : Vive Pie IX ! cachant un blasphème ou un cri de mort sous cette hypocrite acclamation ; c'était le cœur d'un fils, d'un enfant qui criait humblement, amoureuxment : " Saint père, votre bénédiction !... Vive le pape ! Vive la religion !... "

Voici ce qu'un témoin oculaire et digne de foi, écrit de cette journée à jamais mémorable : " On pleurait, on criait : Bénissez-nous, père !... Des soldats français, eux-mêmes en étaient troublés jusqu'aux larmes. Ces cris avaient si bien l'air de dire, Père, pardonnez-nous !... Le pape, lui aussi, avait deux grosses larmes qui lui coulaient le long des joues.

" Le corps diplomatique aussi s'est jeté aux pieds du Souverain-Pontife, et c'est ainsi, sous les impressions les plus émouvantes, qu'il est entré à Saint Jean de Latran.

" Les cris de bénédiction, bénédiction ! Le bruit du canon, le son des cloches, tout cela se confondait et faisait comme une grande et universelle acclamation :

" Pendant ce temps, dit encore le même témoin, nos soldats étaient respectueusement à genoux, dans l'attitude la meilleure la plus appropriée à la circonstance ; on ne leur avait rien dit, on les avait laissés à leurs bons sentiments ; mais nos soldats ont dans le cœur tous les plus nobles et les plus délicats instincts. Ce sont des êtres qui ne peuvent qu'être admirés partout où on leur voit jouer un rôle et livrés à leur bonne nature.

De St. Jean de Latran, on se rendit à St. Pierre. Il y avait au-delà de 100,000 personnes sur le parcours. Dans cette basilique on chanta le *Te Deum*, et on donna la bénédiction du Saint Sacrement. Le soir, la ville entière était illuminée.

Le 18 avril, le Saint Père bénit toute l'armée française, réunie sur la magnifique place du Vatican. Il y eut dans cette circonstance, disent les témoins oculaires, un moment des plus solennels ; quand le pape arriva sur l'estrade, les tambours cessèrent de battre et le général cria d'une voix forte : *genou terre !* au même instant, toute l'armée comme un seul homme est tombé sur le sol, s'est inclinée profondément, et le Souverain Pontife élevant la voix, a commencé la prière de la bénédiction, à laquelle cent mille bouches répondirent. Sa voix forte et mélodieuse se faisait entendre de la plus grande partie de cette immense foule. Surtout, qu'il a été grand et sublime lorsque, élevant ses deux mains vers le ciel, il est allé y chercher les bénédictions du Dieu des victoires, pour les faire descendre sur ses sujets et sur la France agenouillée à ses pieds, armée pour sa défense ! Un *amen* universel répondit à cette solennelle invocation ; et à un second commandement du général en chef, toute cette foule prosternée se releva, en criant, avec le plus vif enthousiasme : Vive le pape ! Vive le pape !...

Celui qui a vu une telle chose, dirons-nous avec M. de Montalembert, celui qui a vu les soldats français agenouillés dans leur force et leur simplicité, sur la place du Vatican, inclinant leurs bannières libératrices, ayant devant eux la basilique de

St. Pierre, la cathédrale du monde, sous leurs pieds la poignée des martyrs, sur leur tête la main de Pie IX pour les bénir, celui-là peut se dire qu'il a vu le plus beau spectacle que puisse éclairer le soleil.

Il avait été convenu que tous les officiers et soldats qui auraient des chapelets ou autres objets de piété à faire bénir, les tiendraient dans leurs poches ou dans leurs sacs, en défilant devant le Saint Père, après la bénédiction de l'armée, l'intention du pape étant de les bénir en ce moment. On ne saurait imaginer les milliers de chapelets et médailles qui ont été achetés pour cette cérémonie. Un colonel en a acheté, lui seul, pour quatre-vingts piastres. " En voilà pour huit francs, disais un simple soldat, en montrant ses mains pleines de chapelets, à la porte d'un magasin, où il venait de faire ses emplettes ; il ne me reste plus que deux sols, mais c'est égal ; ma famille sera si contente en recevant ces chapelets bénits par le pape ! "

CHAPITRE V

Pie IX répare d'immenses désastres

Au milieu de ces fêtes et de ces triomphes, Pie IX n'oublia pas un seul instant qu'il avait d'immenses désastres à réparer et un immense pardon à répandre. Ce pardon, il l'avait pourtant déjà accordé, dans son cœur, aux plus coupables et aux plus ingrats.

Il se mit aussitôt à l'œuvre, et rien ne pouvait égaler son zèle et sa charité ; mais il était écrit dans les décrets de l'Éternel que la couronne temporelle de ce pontife ne devait pas cesser un instant d'être une couronne d'épines. La république française, ternit la gloire qu'elle s'était acquise aux yeux du monde entier, par son expédition de Rome, en présentant à Pie IX un programme qui lui dictait des réformes immédiates, et qui ne pouvaient être accordées sans renverser, de nouveau, le trône pontifical, et qui lui imposait la clémence, comme si elle eut douté de la bonté de son cœur. Le pape, en se soumettant aux conditions de la diplomatie, abdiquait ses droits de souverain de Rome, pour n'en être plus que l'évêque. Il se montra encore, dans cette périlleuse circonstance, à la hauteur

de sa mission : " Je prétends, dit-il, pardonner et gouverner moi-même mes États, et je préfère l'exil à l'abdication. " **Devant l'incroyable fermeté de Pie IX, le fameux programme de Paris tomba à l'état de lettre-morte ; ce qui n'empêcha pas pourtant ses auteurs d'essayer d'année en année, jusqu'à ce jour, de faire prévaloir leurs prétentions inqualifiables et anti-catholiques.**

En présence de ces difficultés toujours renaissantes, dont toute la responsabilité doit tomber uniquement sur quelques têtes couronnées de l'Europe, Pie IX n'eut, humainement parlant, qu'une ressource, sa constance.

La révolution, pendant son règne de courte durée, avait tout abîmé, tout paralysé ; son passage n'avait été marqué que par des ruines, des rapines et des sacrilèges. Pie IX se mit à l'œuvre et travailla avec une ardeur sans bornes à guérir tous les maux, à cicatrizer toutes les plaies, à soulager toutes les misères que ses ennemis avaient semées sous leurs pas. Le commerce, l'agriculture, les finances, l'instruction, la moralité, tout fut l'objet de sa plus sérieuse attention, et au bout de quelques mois seulement, le bien opéré était immense.

On peut donc dire avec M. Chantrel : " Jamais gouvernement, en Europe, n'a déployé tant d'activité, tant d'intelligence, dans toutes les branches de l'administration, dans tous les genres de travaux, que celui de Pie IX.

Ce travail fécond du roi temporel, n'empêchait pas le souverain Pontife de donner la plus sérieuse attention au bien spirituel du monde entier, et de travailler à l'accomplissement du plus grand événement religieux des temps modernes ; nous voulons dire, la définition et la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge Marie.

C'est même pendant son exil à Gaète, qu'il écrivit à tous les évêques du monde catholique, pour les engager à recueillir partout la tradition sur ce glorieux privilège accordé à la mère de Jésus. En 1854, ayant reçu leurs réponses unanimes, sur la croyance, il rassembla un grand nombre de prélats à Rome ; et, en leur présence, dans la basilique du Vatican, il déclara que " la doctrine qui affirme que la Bienheureuse Vierge Marie a été affranchie de toute tache du péché originel, dès le premier instant de sa conception, en vue des mérites de Jésus-Christ, sauveur des hommes, est une doctrine révélée de Dieu, et que tous les fidèles, pour ce motif, doivent croire avec fermeté et constance. "

A cette nouvelle, tous les peuples de la chrétienté éprouvèrent une joie qui se manifesta par des signes les moins équivoques, et partout de nombreuses conversions proclamèrent

hautement que l'acte de Pie IX était très agréable à Dieu et à la glorieuse mère du genre humain.

Mais, les temps mauvais n'étaient pas écoulés pour le grand pape, et son cœur magnanime devait encore éprouver d'amères douleurs. Bientôt, dans l'Europe entière, la presse révolutionnaire redoubla de calomnies contre le gouvernement pontifical, et les signes avant-coureurs d'une perturbation prochaine ne tardèrent pas à se manifester. Dans le congrès de Paris, ouvert à la suite de la guerre de Crimée, les ministres de France, du Piémont et d'Angleterre formulèrent, contre le gouvernement du pape, des attaques que l'on rendit bientôt publiques. Elles n'eurent aucune suite officielle, mais le signal était donné.

Il est vrai qu'un voyage que Pie IX fit dans ses états, les témoignages d'attachement qu'il reçut partout de son peuple, vinrent apprendre au monde entier, que les accusateurs du grand pontife n'étaient que des fourbes et des hypocrites. Mais la presse impie ne se tint pas pour battue et elle inventa la célèbre *infortune* des Mortara. La diplomatie crut le temps venu de satisfaire sa haine aveugle, et jura au concert des journaux de la révolution et adressa des notes à Pie IX pour lui apprendre l'humanité !..... Le bruit fait autour de cette affaire se prolongea jusqu'à la guerre d'Italie, dont on connaît les tristes conséquences pour le gouvernement Pontifical ; car, malgré la neutralité du Saint Père, malgré les proclamations de l'Empereur des français, qui lui garantissait l'entière conservation de ses Etats, il a été dépossédé des Romagnes et de l'Ombrie, ses plus riches provinces.

Depuis l'instant de cette iniquité sacrilège, on ne cessa de presser le pape de consacrer lui-même la spoliation dont il était victime. Mais le vicario du Christ n'écoutant que la voix de sa conscience, ne fit entendre que ces paroles si décourageantes pour les spoliateurs : *Non possumus, Nous ne pouvons pas.*

Après avoir acquis les Romagnes par le moyen d'un prétendu suffrage universel, le roi du Piémont écrivit au Saint Père pour lui apprendre qu'il avait accepté le vœu si légitime d'une partie de ses sujets, et qu'en cela il ne croyait pas avoir manqué aux principes immuables de la religion, qu'il se faisait gloire de professer avec un dévouement filial et inaltérable. Dans cette lettre, condamnable à tous les points de vue, il offrait, dans l'intérêt de la paix, de rendre hommage à la souveraineté suprême du Saint Siège, de concourir à son indépendance et à sa sécurité. Et il terminait, en priant humblement Sa Sainteté de lui accorder la bénédiction apostolique.

La réponse du pape aussi noble qu'énergique, ne se fit pas

attendre. Elle résume admirablement toute l'histoire de l'annexion, tous les sophismes diplomatiques, et toute la vérité que le Saint Siège leur oppose, au nom du devoir et au nom du droit; la voici :

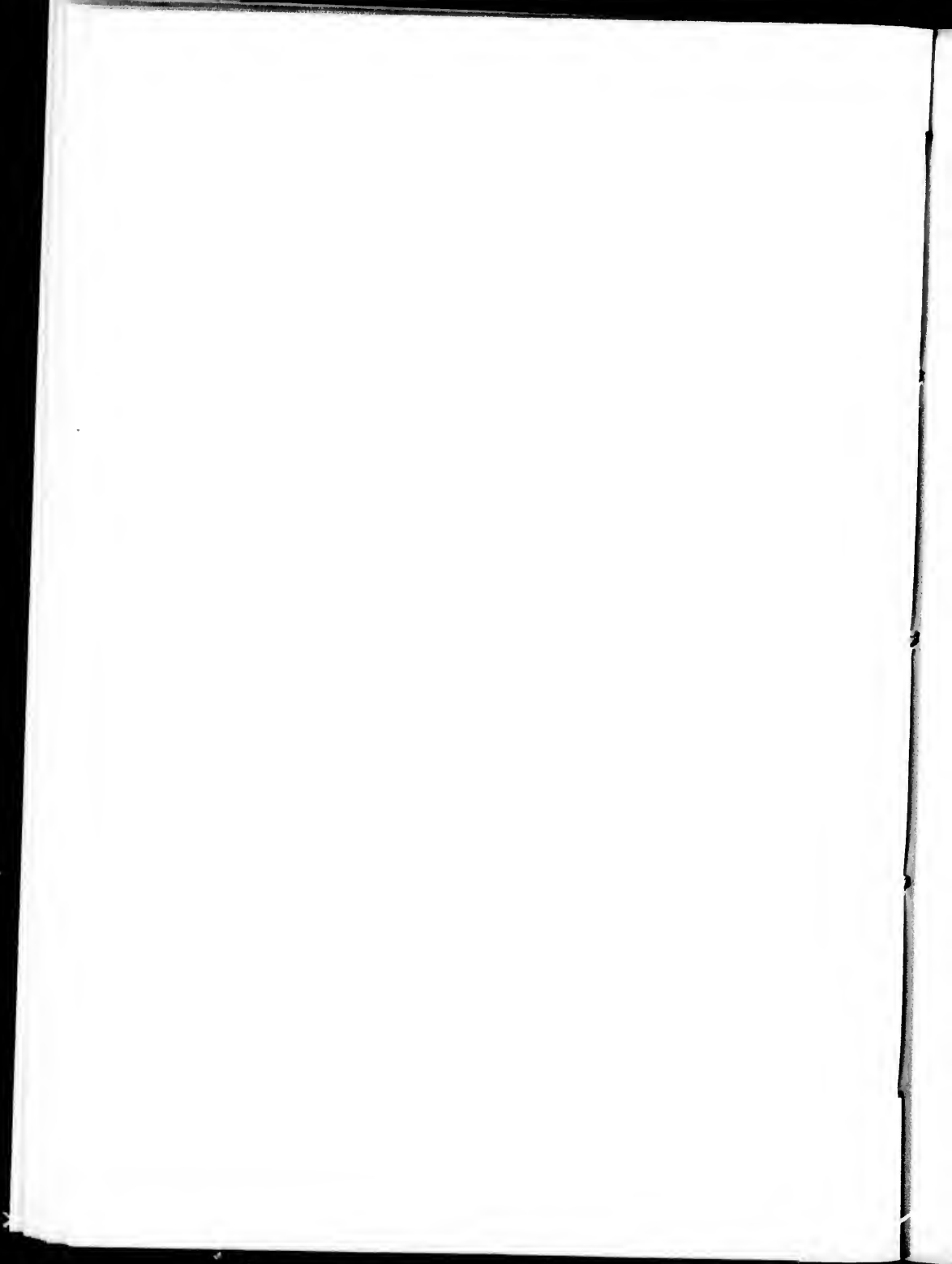
“ Les événements qui se sont produits dans quelques provinces de l'Etat de l'Eglise imposait à Votre Majesté, comme elle m'écrivit, le devoir de me rendre compte de sa conduite, quant à ces événements. Je pourrais me borner à combattre certaines assertions qui sont contenues dans sa lettre et dire, par exemple, que l'occupation étrangère dans les Légations était depuis longtemps circonscrite à la ville de Bologne, laquelle n'a jamais fait partie de la Romagne.

“ Je pourrais dire que le prétendu suffrage universel fut imposé et ne fut pas volontaire; je m'abstiens d'ailleurs de demander l'avis de votre Majesté sur le suffrage universel, comme aussi de dire quelle est mon opinion sur ce suffrage. Je pourrais dire que les troupes pontificales ont été empêchées de rétablir le gouvernement légitime dans les provinces soulevées, pour des motifs qui sont également connus de Votre Majesté. Je pourrais m'appesantir sur ces considérations et sur d'autres. Mais ce qui surtout m'impose le devoir de ne pas adhérer aux pensées de Votre Majesté, c'est de voir l'immoralité toujours croissante dans ces provinces et les insultes qui sont faites à la religion et à ses ministres. Bien plus, quand même je ne serais pas tenu par des serments solennels à maintenir intact le patrimoine de l'Eglise, serments qui me défendent de me prêter à toute tentative ayant pour but de diminuer l'extension de ce patrimoine, je me verrais obligé de repousser tout projet fait en ce sens, afin de ne pas souiller ma conscience par une adhésion qui me conduirait à donner ma sanction et à participer indirectement à ces désordres, et à concourir à rien moins qu'à justifier une spoliation injuste et violente. Du reste, je ne puis, non seulement faire un accueil bienveillant aux projets de Votre Majesté, mais je proteste au contraire contre l'usurpation qui s'opère au détriment de l'Etat de l'Eglise, et qui laisse sur la conscience de Votre Majesté et de tout autre coopérateur à cet insigne spoliation, les conséquences fatales qui en découlent. Je suis persuadé que Votre Majesté, en relisant avec un esprit plus tranquille, moins prévenu et plus instruit des faits, la lettre qu'elle m'adresse, y trouvera de nombreux motifs de repentir.

“ Je prie Dieu de donner à Votre Majesté les grâces dont elle a surtout besoin dans les circonstances difficiles du moment.”

FIN P. P. IX.





A la lecture de cette lettre, le roi du Piémont comprit qu'il venait d'élever un mur de séparation entre lui et le chef de l'Eglise, mais il n'eut pas le courage de revenir sur ses pas. Au contraire, conseillé et poussé par des ministres pervers, il médita de nouvelles spoliations, et bientôt eut lieu l'infâme guet-apens de Castellidardo, qui lui valurent les Marches et l'Ombrie.

Le souvenir attaché à la défaite glorieuse de l'armée pontificale est sans doute bien triste, mais la page de l'histoire qui racontera ce mémorable événement, redira à tous les siècles à venir l'infâme trahison dont Victor-Emmanuel et ses cruels généraux se sont rendus coupables en cette circonstance. C'est le plus pur, le plus noble du sang français et belge qui coula alors pour la défense de Pie IX. Cette armée, petite par le nombre, mais bien grande par son dévouement, son héroïsme, fut attaquée à l'improviste, sans déclaration de guerre. Elle fut écrasée par le nombre plutôt que vaincue.

Aussi, Lamoricière, Pinodan, et tant d'autres qui combattirent et tombèrent à leurs côtés, sont des noms chers à tous les cœurs catholiques, tandis que leurs bourreaux sont honnis et exécrés par toutes les âmes honnêtes.

Dans une autre lettre écrite quelques mois avant celle-ci, Pie IX disait au même souverain : " L'idée que Votre Majesté a songé à m'exposer est une idée imprudente, indigne assurément d'un roi catholique et d'un prince de la maison de Savoie. Ma réponse est déjà sur le point de paraître imprimée dans l'encyclique aux évêques catholiques, où vous pourrez la lire.

" Du reste, je suis affligé, non pour moi mais pour la malheureuse situation de l'âme de votre Majesté, car elle est déjà sous le coup des censures et de celles qui suivront encore lorsque vous aurez consommé l'acte sacrilège que vous et les vôtres avez l'intention d'accomplir.

" Je prie le Seigneur du fond de mon cœur afin qu'il vous éclaire et vous fasse la grâce de connaître et de pleurer les scandales qui ont eu lieu, et les maux affreux qui ont frappé la pauvre Italie avec votre coopération. "

Depuis cette époque, Victor-Emmanuel, dans son fol orgueil, a échangé la couronne du Piémont contre celle d'un royaume agrandi par ses spoliations et par les armes de la France, et il est devenu roi d'Italie. Dans nos temps d'abaissement et d'aveuglement, il a trouvé presque partout des souverains assez faibles pour s'incliner devant son ambition, et reconnaître ses usurpations. Mais son trône, pour être assis aux portes de Rome, en est-il plus solide ? Hélas ! malgré les rapines de son

gouvernement, malgré les exactions de tout genre, il est en face d'un trésor épuisé, il est environné de sujets désaffectonnés, il ne cesse d'entendre les soupirs douloureux des religieux et des religieuses, qu'il dépoille et qu'il expose à toutes les misères, il est étourdi du bruit de la révolution, qui crie sans cesse : " Encore, encore ; " qui menace de lui arracher son sceptre et sa couronne et de le traîner dans la boue et le sang.

Maintenant, jetons un regard sur Pie IX. Le tumulte qui se fait autour de lui ne l'effraie nullement. Si la révolution le menace de trop près, il lève les yeux sur son crucifix, et le calme se rétablit aussitôt dans son âme, il entre en conversation intime avec celui qui tient le sort des peuples et des individus dans sa main, et prépare pour l'Eglise de nouveaux triomphes. Il s'adresse à tous les évêques de la chrétienté, les invitant à se réunir de nouveau autour du trône pontifical, pour célébrer le dix-huit centième anniversaire du martyre des glorieux apôtres Pierre et Paul, et entendre la proclamation de décrets offrant à la piété, et à la vénération des fidèles de nouveaux et nombreux protecteurs.

CHAPITRE VI

Des qualités éminentes et des vertus de Pie IX

Pie IX possède une fermeté inébranlable, une constance qui ne fléchit jamais quand le devoir est en jeu. Il possède encore, à un rare degré, la perspicacité, la patience, la vigilance, la décision. Il a une connaissance étonnante des hommes, et quand une fois son œil pénétrant a découvert la fraude et l'hypocrisie dans une âme, il est en garde, et ne se laisse plus prendre.

Ses écrits ont l'éloquence de son caractère qui réunit la force et la tendresse. Dans une proclamation à ses sujets, lorsque la révolution voulait l'entraîner sur le calvaire, il s'écriait : "*Popule meus, quid feci tibi ?* Mon peuple, mon peuple, que t'ai-je donc fait ? "

" La foi, dit le grand écrivain du siècle, M. Louis Veuillot, le trait dominant de cette physionomie où se réunissent toutes les beautés morales. "

Un prélat de la cour romaine, qui a l'ineffable bonheur

procher le Saint Père depuis longtemps, disait : " Il est doué d'une foi absolue. On ne peut rien imaginer au-delà de cette plénitude ; il n'y a point d'ombre, point de limite, point d'ébranlement possible. C'est le roc, c'est l'absolu. "

La conversation de Pie IX est pleine d'attraits. Depuis vingt-et-un ans qu'il accueille en foule des individus de tous les pays, de toutes les croyances, de tout âge, de toute condition, il les laisse toujours ravis et enchantés de son intelligence et de sa charité.

Sa mémoire a souvent causé un profond étonnement. Les figures qu'il n'a pas vues depuis longtemps, un incident de sa jeunesse, il n'oublie rien. Des hommes de la plus basse condition, ayant eu l'insigne faveur de paraître à ses pieds, après un long intervalle, l'ont entendu reprendre l'entretien où il l'avait laissé dix années auparavant.

La douceur et la bonté qui forment le fond de cette âme magnanime, font quelquefois place à la sévérité du souverain et du juge. Des hommes constitués en dignité sont quelquefois sortis terrifiés d'après de ce père des pauvres. Mais la nécessité seule peut amener de telles rigueurs. Envers les déments et les pauvres, sa bonté ne connaît pas de bornes et c'est un fait qui le prouve amplement : " Une esclave noire, de la Nouvelle Orléans, dit encore M. L. Veuillot, amenée à Rome par ses maîtres, avait grand désir de se trouver sur le passage du pape pour recevoir sa bénédiction. Le pape en fut informé et s'en souvint. Il fit envoyer à cette pauvre fille une lettre d'audience. C'était la veille de Pâques ; une foule magnifique encombrait l'antichambre. Pie IX fit d'abord appeler la négresse. " Ma fille, lui dit-il, beaucoup de gens sont là qui attendent, mais j'ai voulu vous voir la première. Vous êtes bien petite et infime aux yeux du monde, vous pouvez être très grande aux yeux de Dieu. " Il l'entretint longtemps, la fit causer, lui demanda si elle avait des peines. Des peines, répondit-elle, j'en ai eu beaucoup ; mais depuis " que je suis confirmée, j'ai appris à les accepter comme la volonté de Dieu. " Il l'exhorta à persévérer dans cet amour de Dieu, et enfin, il lui donna sa bénédiction, bénissant en même temps tous ses frères de servitude.

" Que d'actes semblables, dans la vie de Pie IX ! On les compte par centaines et l'on ne sait pas tout. La plupart des hôpitaux de Rome l'ont vu au lit des infirmes, faisant les fonctions de simple prêtre... Dans ses promenades, la seule distraction qu'il s'accorde (et encore ont-elles souvent un but de charité), il arrête les enfants, les interroge sur le catéchisme, s'informe des besoins de leur famille. Ses aumônes dépassent ce que l'on peut imaginer. Depuis son élévation au pontificat, en

1846 jusqu'à l'année 1857, en onze ans, il avait dépensé en œuvres de piété et de charité, un million cinquante mille écus romains ; sonne qui paraît fabuleuse, si l'on considère la médiocrité de ses ressources privées, qui ne sont que de 4,200 écus par an. Mais la majeure partie de la somme ainsi distribuée, avait été rapportée de Gaëte où affluaient les offrandes de la chrétienté....."

Pie IX a une puissance de parole qui subjugué tous les cœurs. Il en a donné, il y a quelques années, une preuve irrécusable. Il s'agissait de l'acte de canonisation des martyrs du Japon. Le pape voulut donner un démenti à la philosophie des temps modernes, il voulut prouver que le monde croit encore aux saints, et conçut la pensée d'appeler le monde entier, représenté par l'Épiscopat, à la grande fête qu'il préparait.

Son projet jeta dans l'étonnement. Comment, disait-on autour de lui, exécuter un si vaste projet, les puissances y mettront obstacle et les évêques seront empêchés ou arrêtés !

Le pape n'en poursuivit pas moins l'exécution de son projet. Tous les évêques de la chrétienté furent donc appelés à Rome, pourtant sans recevoir d'ordre formel.

L'événement prouva que Pie IX seul avait justement apprécié les hommes et les choses. De toutes les contrées, de tous les pays les plus éloignés, les évêques se rendent en foule à l'invitation du chef de l'Église. Le Canada, les États-Unis, l'Amérique du sud, l'Afrique, l'Asie, la Russie elle-même, aussi bien que la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, envoyèrent des représentants auprès du pape. Deux nations seules n'étaient point représentées, le Piémont et le Portugal. Mais les évêques prisonniers dans le premier de ces états, étaient présents par leurs lettres.

Le jour de la Pentecôte, le spectacle à la fois le plus touchant et le plus sublime se donnait dans la basilique de St. Pierre. Là, trois cents évêques et cinquante mille prêtres entouraient le pontife suprême, pour dire à l'univers combien l'exilé de Gaëte, celui dont l'impunité annonce à son de trompe la déchéance, est aimé, respecté, obéi !

Que nous sommes heureux de pouvoir dire aujourd'hui : nous aussi, canadiens-français, nous étions dignement représentés dans cette grande et majestueuse solennité ! Nos seigneurs les évêques de Montréal et de St. Hyacinthe étaient là, auprès du trône de Pie IX, pour lui dire notre affection et notre dévouement ; pour solliciter en notre faveur une abondante bénédiction. Soyons en à jamais reconnaissants.

CHAPITRE VII

Une journée de Pie IX

Nous empruntons encore presque tout ce chapitre à M. La Venillet.

La journée du pape commence à six heures. Aussitôt habillé, il fait une visite au Saint-Sacrement, et se prépare à célébrer la sainte messe.

Il entend une messe, en action de grâces, dite par un prêtre de sa maison. Il donne ensuite, au cardinal Secrétaire d'Etat, ses ordres pour les affaires publiques, et au Majordome, pour celles du palais. Il lit les nombreuses lettres qui lui sont adressées, et les remet à un secrétaire avec ses instructions. Pendant ce travail, il fait un léger déjeuner, un peu de pain, un mélange de cacao et de café, un verre d'eau. A dix heures, commencent les audiences proprement dites; elles durent ordinairement jusqu'au dîner, qui se prend à deux heures. Ce dîner est d'une simplicité extrême. Quand il est dans son palais, le pape mange toujours seul. La dépense de sa table est d'une écu romain par jour. A trois heures, il monte en voiture et se fait ordinairement mener hors des portes de la ville, où il peut prendre un peu d'exercice. Parfois, il va visiter un monastère, consoler par sa présence les saintes recluses auxquelles il demande de prier pour lui, surtout lorsqu'il sent davantage le besoin d'être éclairé. Il ne décide jamais rien d'important sans demander de nombreuses prières. Sa promenade est un temps où son esprit, d'accord avec son cœur, travaille au bien temporel et spirituel de l'humanité. Entre cinq et six heures, il est de retour et les audiences recommencent. Elles se prolongent jusqu'à neuf et dix heures de la nuit, souvent plus loin. Lorsqu'elles sont terminées, le pape récite son office, prie encore, et se retirant dans une humble chambre sans feu, sans meubles, il prend son repos. Son repos! Qu'on nous comprenne bien. Souvent après une journée passée dans les plus grands labours, plus d'une fois, on l'a entendu prier et gemir le reste de la nuit. Mais on peut dire que son âme ferme à qui Dieu est toujours présent, lui permet ce repos des forts, qui savent dormir au milieu de la tempête, pour la contempler d'un œil plus serain et la dompter d'un bras plus affermi.

Outre les audiences dites extraordinaires, un jour de chaque semaine est assigné pour une classe déterminée d'affaires qui réclament l'attention continuelle du Souverain Pontife. Dans le courant du mois et même de la semaine, tous les services

généraux de l'Eglise, et tous les services généraux de l'Etat sont inspectés et dirigés.

Pie IX sait choisir les hommes de son palais, et l'on retrouve en ceux qui l'approchent, jusque dans les moindres emplois, quelque chose des traits que l'on admire en lui. Aussi quelle dignité, quelle aménité et quelle loyauté dans cette cour pontificale qui respendit de toutes les vertus chrétiennes !

Quand on considère cette multitude de visiteurs, évêques, prêtres, laïcs de tous les pays et de toute condition, qui affluent sans cesse au Vatican et qui sont reçus avec une bonté sans mesure, on est forcé de dire de nul souverain, et peut-être nul homme, n'est aussi occupé que Pie IX, et n'a raison de se croire plus parfaitement instruit des besoins, des vœux, des sentiments et des erreurs du monde entier.

CONCLUSION.

Maintenant que nous connaissons, en partie, les grandes qualités de Pie IX, ses éminentes vertus, son dévouement à la cause de l'Eglise, ses souffrances et ses angoisses de tous les jours, les calomnies atroces que ses adversaires débitent contre lui et son gouvernement, que nous reste-t-il à faire ? Les yeux attachés sur lui avec une affection toute filiale, réjouissons-nous d'abord des dons extraordinaires dont la divine Providence l'a comblé. En second lieu, aimons-le comme il nous aime, c'est-à-dire d'un amour fort et sans bornes, d'un amour généreux et rempli de dévouement, et si nous ne pouvons aller protéger son trône contre les attaques de la révolution et de quelques souverains avenglés par l'orgueil et l'ambition, hâtons-nous de lui faire parvenir des secours proportionnés à nos moyens et à ses besoins. Enfin, prions pour lui ardemment, constamment, prions aux pieds des saints autels, prions dans nos demeures, prions dans nos champs, et tous les jours, répétons avec notre sainte mère l'Eglise :

OREMUS

Deus, omnium fidelium pastor et rector, famulum tuum Pium, quem Pastorem Ecclesie tuae præesse voluisti, propitius respice : da ei, quæsumus, verbo et exemplo quibus præest proficere, ut ad vitam, una cum grege sibi credito, perveniat sempiternam. Per Dominum nostrum etc.

ont

ive

sis,

lle

on-

es,

nt

ns

ul

re

ti-

a-

la

es

re

ux

us

'a

à-

et

er

es

de

à

it,

s,

re

an

bi-

o-

e-

